

Margot adorée

Par Mireille Morineau

On était fin août. Il faisait très chaud. Jean releva sa casquette pour éponger la sueur sur son front. Une bonne année. La récolte de blé remplissait la grange. Il regardait son champ qui finissait de brûler. Plus que quelques volutes de fumée et bientôt il pourrait aller se rafraîchir. Demain, où après demain, il labourerait. L'effort avait payé. Travailler à la coutellerie n'était pas pour lui. Il avait préféré la terre. Il avait préféré la vieille ferme. Ses copains s'étaient moqués. Eux, avaient gagné un salaire régulier. Lui s'était endetté. Mais aujourd'hui, la récompense était dans la grange.

Et puis, il y avait Margot. Margot pommette comme il se plaisait à l'appeler quand il la faisait rire avec ses blagues et que deux jolies fossettes se dessinaient aux ronds de ses joues. Margot qui avait quitté les factures de la coutellerie pour s'occuper de la ferme. Margot ... Il respira heureux. Ce soir encore il rentrerait et la prendrait dans ses bras.

Et demain.

Demain cela ferait un an qu'ils vivaient ensemble. Une année de labeur où ni l'un ni l'autre n'avait ménagé sa peine.

Il regardait le soleil encore haut sur l'horizon. S'il avait le temps, oui, il irait à Nogent lui acheter quelque chose. Elle le méritait bien.

Il retourna au tracteur, le mit en marche, se cala sur le siège et reprit le chemin de la ferme.

En arrivant il se débarbouilla vite, mit des vêtements propres et sortit la vieille Citroën du hangar. Il aperçut au loin Margot sarclant les mauvaises herbes au potager. Il se fit discret. Cela devait rester une surprise.

Margot au potager sarclait les mauvaises herbes. Courbée en deux au bout d'une rangée de tomates, elle arrachait les dernières herbes folles près de la bordure. C'en était assez pour aujourd'hui. Elle se redressa en se massant les reins. Elle essuya ses mains pleines de terre à son tablier de coton bleu. Elle regarda ses ongles terreux et se prit à se rappeler l'époque où elle s'appliquait à y mettre un joli verni rouge. Mais Jean n'aimait pas. Elle haussa les épaules. Elle regarda la ferme. Elle regarda la route. Elle vit passer la vieille Citroën et se décida à rentrer.

Elle passa par la réserve pour y chercher des pommes de terre. Elle en prit des grosses qu'elle transporta dans la jupe de son tablier repliée sur son ventre. Dans la cuisine, elle les laissa rouler une à une sur la table. Elle s'assit. Il faisait vraiment trop chaud aujourd'hui. Elle avait sarclé trop longtemps au soleil. Margot regarda les pommes de terre, eut un doute. Les laver, les éplucher. Les éplucher, les laver. Ses mains sales posées à plat sur la table, elle se mit à réfléchir. Avec les mains sales, éplucher les pommes de terre sales puis frotter les traces sur les pommes de terre épluchées. Se laver les mains avant. Avant de laver, non avant d'éplucher. Ou alors laver les mains et les pommes de terre et éplucher. Eplucher des pelures propres. Cela faisait rire Jean. Au début elle avait ri aussi. De ses jolies mains d'épousée elle avait jonglé avec les pommes grises et les avait lancées dans l'évier.

L'heure sonna à la grosse horloge de la salle. Elle ouvrit le tiroir de la table et saisit un couteau qu'elle aiguïsa sur une petite pierre. Elle sentit la tête lui tourner. Il faisait décidément trop chaud aujourd'hui. Elle se souvenait qu'ils vendaient à la coutellerie ce petit couteau si pratique pour éplucher fin. Bien plus pratique que ce gros couteau au manche froid. Oui, elle se souvenait bien. Un petit bout pointu, une lame courbe avec deux fentes pour les pelures et un léger manche en bois. Comme il devait bien se tenir en main ! Tellement mieux que ce vieux couteau à la lame émoussée ! Un économiste. Elle se souvenait. Il faudra en parler à Jean. Il se moquera, sûr. Un couteau rien que pour éplucher des pommes de terre ! Il plaisantera encore.

Elle posa la pierre et le couteau près des pommes de terre. Trop chaud, vraiment trop chaud aujourd'hui. Elle releva une mèche qui lui tombait sur le front, se passa la main pleine de terre sur la bouche. Vraiment trop chaud.

Jean gara sa voiture derrière l'église. Les mains dans les poches, il partit déambuler en sifflotant dans la grand rue. Il salua des connaissances, parla du temps.

Il avait dans l'idée d'acheter à sa douce quelque chose d'agréable et d'utile. Il se souvenait que sa mère, à la ferme, se pelotonnait toujours près du poêle dans un vieux châle. Il pensa à la boutique aux laines près du carrefour des quatre chemins. Il trouverait certainement là-bas de quoi faire plaisir à Margot.

Pressant le pas, perdu dans ses pensées, il ne remarqua qu'à la dernière minute le gaillard qui sortait de la coutellerie. Il ne le connaissait pas, mais il le reconnut. Cela ne pouvait être qu'Armand. Margot lui avait parlé de lui. Un coureur qui lui demandait toujours des avances sur sa paye. Pas économiste pour un sou. Il le laissa passer, le regarda passer. Armand était pressé. Le Jean, il ne le connaissait presque pas. Il le salua vaguement et continua sa route. Dans sa main il tenait une enveloppe qu'il essayait de glisser dans la poche de sa veste. Elle tomba à terre. « Un gars sur lequel on ne peut pas compter », avait dit Margot. Jean se dit que décidément elle avait bien du bon sens. Il se baissa et ramassa l'enveloppe. Il la palpa. Elle semblait contenir des billets. Le nom d'Armand était inscrit dans le coin à droite. Il ne l'ouvrit pas.

Il pénétra dans la coutellerie. L'atelier était au fond, on entraînait par la boutique. Il s'arrêta au comptoir, toussota. Une jeune fille feuilletait un magazine. Elle releva la tête. Il lui tendit l'enveloppe. « C'est à un de vos ouvriers, Il l'a laissé tomber ». La demoiselle lut le nom sur l'enveloppe. Elle sourit amusée. « Décidément, il ne changera jamais pas notre Armand ! Et dire que c'est un de nos meilleurs ouvriers ! ... La coutellerie lui doit beaucoup vous savez... ». D'un geste elle montra les articles exposés.

Des ciseaux, des instruments de chirurgie et toute une panoplie de couteaux. La jeune fille lui fit signe de la tête. « Mes préférés sont les petits ciseaux à broderie là bas sur la gauche. Pour un cadeau, c'est sympa ». Jean la regarda surpris. Il n'y avait pas songé. Un cadeau de la coutellerie. Margot apprécierait le geste. Mais Margot ne brodait pas, elle préférait le tricot. « Il

y en a de plusieurs modèles, à différents prix, je peux vous les montrer. » reprit la jeune fille.

Mais Jean regardait les couteaux étalés, brillants dans la lumière. Il admirait leur perfection. Il y en avait de toutes tailles, de toutes formes. Il appréciait le travail bien fait. « Le drôle de couteau à la lame courbe avec deux fentes au milieu, c'est quoi ?

Ca ? La demoiselle sourit. C'est un économiste. C'est pour éplucher les pommes de terre. C'est bien pratique.

« Et bien plus utile qu'un châte » pensa Jean. « Nous n'avons que de vieux couteaux à la ferme. C'est ça qui fera plaisir à Margot ».

J'en prends un. Celui-ci avec cœur doré gravé sur le manche. C'est pour offrir.

Jean, heureux, se promena encore un peu en ville. Il alla même au café prendre un verre avec son copain Jules qui venait d'épouser la fille de ses voisins. Son bonheur faisait plaisir à voir. Ils bavardèrent. Le temps passa. Le soir tomba. Chacun rentra chez soi.

Jean, en arrivant, gara la vieille Citroën derrière la grange. Il frotta consciencieusement ses bottes sur le paillason en fer devant la porte de la cuisine. Il y avait de la lumière. Il entrebâilla la porte. Une bonne odeur de soupe s'échappa. La table était mise. Un petit bouquet de violettes était posé au milieu. « Elle se souvient », se dit-il, ému. Il entendit Margot fermer une porte. Il cacha vite le paquet sous sa serviette et attendit.

Margot entra dans la cuisine revêtue de sa jolie robe bleue. Elle avait les joues rouges et les yeux brillants. Elle s'approcha de lui et l'embrassa sur le front. « Ma Margot » murmura-t-il.

Elle s'assit et pris sa serviette. Son petit cri de surprise fit sourire Jean. Elle défit doucement le ruban, ouvrit la boîte éclata de rire.

Il l'entoura de ses bras. « Margot pommette ! Je te connais si bien ! ».

La soupe fumait sur la cuisinière. Margot se leva pour aller la chercher. Pour ne pas se brûler, elle prit un torchon sur l'évier. D'un geste machinal, elle chassa de la poussière de derrière les casseroles. Un petit couteau avec un cœur gravé sur le manche glissa entre le mur et la cuisinière, sans bruit. Elle se passa le torchon sur la nuque. Décidément, il faisait très chaud aujourd'hui.

Margot au jardin arrosait les fleurs. Elle n'allait plus au potager depuis que son ventre trop rond l'empêchait de se déplacer facilement. On serait bientôt au mois de mai et elle devait se reposer en attendant l'enfant. Jean avait économisé sur les rentrées de la récolte précédente et avait acheté une nouvelle voiture pour être prêt à emmener Margot aux premières douleurs.

Assis sur une chaise devant la porte de la cuisine, il regardait sa femme. Un petit Margot avec des fossettes plein les joues, il le voyait déjà. Il se disait que décidément il avait bien de la chance. Dans moins d'un mois, ils seraient trois. Trois bouches à nourrir, il allait falloir assurer. Heureusement il tenait bien ses comptes et était travailleur. S'il le pouvait, il achèterait aussi une nouvelle cuisinière. Cela éviterait à Margot de peiner avec l'ancienne aux plaques de fontes si lourdes. Il avait déjà un catalogue dont il feuilletait les pages. Mais il hésitait encore.

Le soleil déclinait. Margot alla ranger l'arrosoir dans la cabane près de la grange. En revenant, elle s'arrêta pour contempler la route qui allait à la ville. Elle posa la main sur son

ventre. L'enfant s'était réveillé et avait d'un petit coup de pied manifesté sa présence... Elle arracha une grande herbe folle et la mâchonna. Le temps cet hiver était passé lentement. Maintenant partout dans les champs le blé verdissait. Elle baissa les yeux vers son ventre. Le soleil s'étendait bas sur l'horizon. Il faisait encore chaud. Elle sentit la sueur lui couler sur les tempes, sur la joue, au bord des lèvres. Elle avala sa salive, essuya les commissures de ses lèvres. L'air était lourd. Elle s'en retourna vers la cuisine où Jean l'attendait. La soupe mijotait sur la cuisinière. L'odeur acide des poireaux se mêlait à celle douceâtre de la pomme de terre. Elle resta un instant sur le seuil. Jean l'attira vers lui.

Jean courait dans les rues. Un fils ! Il avait un fils ! Un petit de Margot qui braillait déjà comme un petit homme. Son ami Jules devait être au café à cette heure. Il serait heureux d'apprendre la nouvelle.

Jules était attablé avec ceux de la coutellerie. Jean s'approcha. On fit de la place. Les ouvriers parlaient de la prime qui ne serait pas distribuée ce mois-ci. Les ventes n'auraient pas été bonnes ce semestre. Jean au fond de lui-même se félicita encore une fois d'avoir choisi la terre. Il offrit une tournée en annonçant la nouvelle. On trinqua. On le complimenta. On l'invita à passer à l'atelier. Un premier né, ça se fête. Jules sera le parrain. Les verres s'entrechoquaient. On était entre hommes. Les plaisanteries fusaiement. Jean se laissait aller. Il était même un peu gris. Si Margot le voyait ! Mais il était père ! Et pour la première fois ! C'était l'euphorie. La tablée était en joie. Le cafetier offrit lui aussi sa tournée. Jean était à l'honneur.

Il fallut cependant retourner au travail. Le tumulte s'apaisa. Ils se levèrent et chacun serra la main de Jean. On lui donna des bourrades amicales sur l'épaule. On se dispersa. Jean resta assis à rêver. L'après-midi était belle. Il se plut à imaginer la ferme rénovée. Un vrai salon, une belle chambre d'enfant, une cuisine rutilante.

Jean attendait en regardant la route. Le commercial de la fabrique avait promis qu'ils livreraient avant midi. Ils avaient juste le temps de l'installer avant l'arrivée de Margot et du petit Julien. Enfin la camionnette blanche et rouge arriva et se gara dans la cour. Deux hommes sortirent la cuisinière emballée et la portèrent à l'intérieur. Il fallait déplacer l'ancienne et la porter jusqu'à la grange, près des machines. Elle était bien lourde. Ils demandèrent à Jean de les aider. Tous les trois tirèrent, poussèrent, la soulevèrent juste un peu. Elle bougea à peine de quelques centimètres.

Ils avaient retroussé leurs manches. Ils étaient trois à pousser, mais quelque chose crissait sur le carrelage et empêchait la manœuvre. Quelque chose sous la cuisinière. Les hommes se baissèrent pour regarder. Une lame métallique était coincée là dessous. Un effort, ils firent légèrement pivoter la cuisinière sur son angle opposé. Du bout du pied, ils dégagèrent l'objet. Un petit couteau à la lame courbe et pointue avec deux fentes au milieu. Le manche était en bois avec un cœur doré gravé dessus.

Jean ramassa le couteau et le posa sur la table. Il était songeur.

Le soir Margot, après avoir couché l'enfant, entra dans la cuisine pour préparer le souper. Elle vit la nouvelle cuisinière. Elle s'avança. Le sol avait été balayé et nettoyé. Elle passa ses doigts sur les éraflures d'une des tommettes. Il faudrait passer un produit pour atténuer la trace. Jean était si méticuleux. Elle prit le tablier bleu accroché avec les torchons près de la cuisinière toute

rutilante. Elle avait des pommes de terre à éplucher. Elles étaient en vrac sur la table avec le petit couteau qu'avait retrouvé Jean. Un petit couteau avec un cœur doré gravé sur le manche. L'or du cœur brillait comme un sous neuf. Margot s'assit à la table. Jean était dans l'embrasement de la porte et lui souriait. Elle lui rendit son sourire. Elle prit le couteau sur la table et commença à peler soigneusement les pommes de terre. Elle avait chaud. Une petite veine battait contre sa tempe. Elle posa la pomme de terre qu'elle était en train d'éplucher. Elle massa sa tempe de sa main sale. La petite veine ne s'arrêta pas pour autant. L'empreinte grisâtre de ses doigts souillait son front. Elle reprit son ouvrage. Jean la contemplait toujours. Il murmura comme pour lui-même « Margot adorée ».

C'était un soir de juin. L'air était trop chaud. Le soleil était maintenant couché. Des nuages lourds et noirs emplissaient la nuit. Un souffle d'orage balaya le seuil. Jean rentra et ferma la porte. Margot en avait fini d'éplucher les pommes de terre. Elle posa l'économe sur le tas d'épluchures. D'un geste habituel elle

fit tomber le tas dans son tablier dont elle releva les coins. Elle se leva et s'approcha du seau en fer blanc. Elle lâcha un coin de son tablier. Du revers de la main, elle faisait glisser les pelures le long du tablier, puis d'un coup, les faisaient chuter dans le seau. La lame du couteau lui entailla les doigts. Elle crispa le poing et rattrapa le petit couteau par le manche en bois. Elle serra les doigts. Elle tourna doucement la tête vers Jean qui souriait toujours. « Margot adorée » murmurait-il à son oreille.

Il souriait encore, indifférent au petit couteau au manche doré figé dans son cœur.

Elle entendit l'orage éclater dans le lointain. Elle pensa, l'été sera chaud, demain il faudra que je sarcle les mauvaises herbes, et aussi que je prépare la remise, et que je récolte les pommes de terre et ces tomettes près de la nouvelle cuisinière j'y mettrai de la cire... Jean est si méticuleux.

Elle s'essuya les mains à son tablier bleu.

CHRONIQUES DE VALLORCINE

(Rassemblement d'été du Gums)

Les gens heureux n'ont pas d'histoire, donc je serai brève.

Les beloteurs ont beloté

Les girolleurs ont girollé

Les grimpeurs ont grimpé.

Les amateurs de courses de neige sont parfois rentrés bredouilles : ils n'avaient trouvé que du rocher à mettre sous leurs crampons.

Les fans de peinture se sont rendus à Martigny, malheureusement le Tour de France avait eu la même idée.

La célèbre pluie chamoniarde n'a sévi qu'une semaine et pas en continu comme autrefois.

Une cinquantaine de personnes sont passées au camp. L'âge des participants variait de six semaines à soixante-seize ans !

Vallorcine est l'endroit idéal pour un rassemblement : facilité d'accès avec la gare du Buet, (certains ont pu venir seulement pour un week-end), étendue des possibilités (rando, « canada dry », haute montagne...). Le camping est accueillant et calme, les voitures restant au parking. Il sera difficile de trouver un site comparable.

Yvonne

P.S : étant restée dans la vallée, je ne peux pas m'étendre sur les nombreux exploits des gumistes. Je ne vous indiquerai pas non plus le coin à girolles.

Sommé par Yvonne de compléter sa chronique d'un point de vue plus « sportif », je serai plus bref encore.

Entre la belote et la cueillette (de girolles, pour ceux qui ne suivent pas), les participants qui, comme moi, avaient jusqu'ici peu tâté du granit chamoniard se sont régalés le long de magnifiques fissures ocre, rouges ou dorées. Les classiques n'ont pas pour autant été délaissées : Grépon, Drus, Aiguille de l'M, Peigne, Chardonnet, Petites et Grandes Jorasses, Aiguille du Tour, et cætera.

Le Grand Capucin, dont on se contenta d'admirer l'ascension par Catherine Destivelle ... au cinéma de Chamonix les jours de pluie, nous attend pour une prochaine fois.

Parmi les nombreuses voies parcourues dans les Aiguilles Rouges, remarquons un tropisme marqué pour « L'été indien » à Saleinaz qui attira un nombre d'ascensions presque supérieur à l'effectif du rassemblement, certains n'ayant pas hésité à le gravir à plusieurs reprises, et pas seulement parce qu'ils oublièrent une polaire à l'attaque.

Le petit train de la vallée, gratuit pour tous les estivants des communes de Vallorcine et Chamonix, fut un moyen d'approche très apprécié de tous.

Quelques images choisies sont visibles sur les sites de vos gumistes préférés :

<http://picasaweb.google.com/Francois.Giudicelli/VallorcineEte2009>

<http://chevalier.michele.free.fr/cpg1413/thumbnails.php?album=14>

<http://www.flickr.com/photos/silviosparano73/sets/72157621783026811>

http://picasaweb.google.fr/bernard.commiot/Ete_2009

François